George MacDonald



LA PRINCESSE LÉGÈRE

Un conte de fées

La princesse légère

... de George MacDonald

... traduit par Françoise Gries

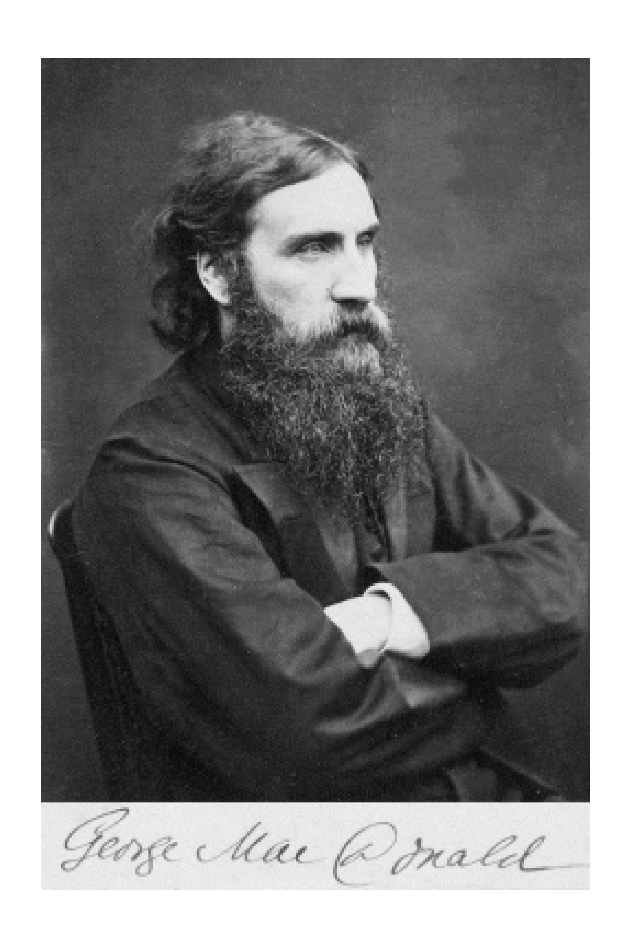


Walter Crane, La malédiction

Titre original : *The light princess, 1867*

Illustrations intérieures : *Arthur Hugues*

ISBN : 978-2-9556264-2-9



« En ce qui me concerne, je n'écris pas pour les enfants, mais pour ceux qui ont gardé une âme d'enfant, qu'ils aient cinq, cinquante, ou soixante-quinze ans »

George MacDonald

Chapitre I

Comment cela ? Pas d'enfant ?

Il était une fois, à une époque si lointaine que je ne puis m'en rappeler, un roi et une reine qui n'avaient pas d'enfant.

Le roi pensait en lui-même :

« Toutes les reines de ma connaissance ont des enfants. Certaines en ont trois, d'autres sept, et d'autres encore, jusqu'à douze. Mais ma propre reine n'en a aucun. Je crains que cela ne me porte préjudice. »

Il décida de chercher querelle à son épouse à ce sujet. Mais cette dernière supporta tous ses reproches, comme la reine patiente et douce qu'elle était. Le roi se mit alors de fort mauvaise humeur. Malgré tout, la reine prenait tout cela comme un jeu, et des plus amusants.

« Pourquoi n'avez-vous pas au moins une fille ? Je n'ai pas parlé de *fils* ; ce serait sans doute trop demander.

— Vous pouvez être certain, mon cher époux, que j'en suis fort désolée, dit la reine.

— Vous avez bien raison de l'être ! rétorqua le roi. Vous n'allez pas vous en vanter, assurément ! »

Le roi n'avait pas mauvais caractère ; et sur tout sujet de moindre importance, il aurait laissé de tout son cœur la reine avoir le dernier mot. Mais ceci, était affaire d'Etat. La reine sourit.

« Vous devez vous montrer patient avec les dames, vous savez, mon cher roi, dit-elle.

Car elle était réellement une reine très attentionnée, et au regret de ne pouvoir sur le champ satisfaire son époux.

Le roi essaya de se montrer patient, mais sans beaucoup de succès. En conséquence, il reçut bien plus que ce qu'il méritait quand la reine lui donna une fille ; la plus jolie petite princesse qu'on n'ait jamais vue.

Chapitre II

Et si seulement je le faisais ?

Le jour du baptême de l'enfant approchait. Le roi écrivit lui-même toutes les invitations. Bien entendu, quelqu'un fut oublié.

En général, il n'est pas d'une grande importance que quelqu'un *soit* oublié, à la condition que vous sachiez *qui*. Mais le roi oublia sans intention d'oublier, et le hasard tomba sur la princesse Dît'leurssa, ce qui était étrange. Car elle était la propre sœur du roi, et il aurait du y penser. Mais elle s'était montrée si désagréable envers le vieux roi, leur père, que ce dernier l'avait oubliée dans son testament. Aussi n'était-il pas étonnant que son frère l'oubliât en rédigeant ses invitations.

On n'est peu tenté de garder à l'esprit les plus pauvres parmi nos parents. Pourquoi cela ? Eh bien, le roi ne pouvait pas avoir connaissance du galetas où elle vivait ; comment l'aurait-il pu ?

C'était une créature aigre et malveillante. Sur son visage, les rides du mépris s'entrecroisaient avec celle de la susceptibilité, ce qui le faisait ressembler à une tranche de beurre. Si jamais un roi avait été dans son droit d'oublier quelqu'un, c'était bien le cas de celui-ci à propos de sa sœur, même pour un baptême. Elle avait de plus, un aspect très étrange. Son front était aussi large que le reste de sa figure, et se projetait par dessus, comme un précipice. Quand elle était en colère, ses petits yeux lançaient des éclairs bleus. Quand elle haïssait quelqu'un, ils lançaient des éclairs verts et jaunes. De quelle couleur brillaient-ils quand elle ressentait de l'amour pour quelqu'un, cela je ne puis le dire, car je n'ai jamais entendu dire qu'elle eût jamais aimé quiconque, à part elle-même. Et je ne crois pas

qu'elle y serait parvenue, si, en quelque sorte, elle n'avait pris l'habitude de sa propre personne.

Mais la raison pour laquelle le roi avait commis une grande imprudence en l'oubliant, c'est qu'elle était terriblement maligne. En fait, c'était une sorcière. Et quand elle ensorcelait quelqu'un, celui-ci avait rapidement plus que son compte, car elle dépassait en méchanceté toutes les fées les plus méchantes, et en intelligence, les plus intelligentes d'entre elles. Elle méprisait tous les procédés, dont nous parlent les livres d'histoires, par lesquels les fées et les sorcières offensées prenaient leur revanche. En conséquence, après avoir attendu encore et encore une invitation en vain, elle décida de s'y rendre sans, et de faire le malheur de toute la famille, comme la princesse qu'elle était.



Elle revêtit sa plus belle robe, et se rendit au palais, où elle fut accueillie par l'heureux monarque, qui avait complètement oublié qu'il l'avait oubliée. Elle prit sa place dans la procession qui se rendait à la chapelle royale. Quand ils furent réunis autour des fonts baptismaux, elle réussit à s'approcher, et jeta quelque chose dans l'eau. Puis elle adopta un comportement des plus dignes, jusqu'à ce que l'eau soit appliquée sur le visage de l'enfant. Et à ce moment là, elle tourna trois fois sur elle-même, en murmurant les mots suivants, assez fort pour que ceux qui se tenaient à ses côtés les entendent :

« Légèreté de l'âme, par mes charmes,
Légèreté du corps, tout entièrement,
Pèse moins lourd qu'une larme,
Mais brise le cœur de tes parents. »

Tous crurent qu'elle avait perdu l'esprit, et qu'elle était en train de réciter on ne sait quelle stupide comptine. Néanmoins, un tremblement les saisit. Mais de son côté, le bébé se mit à rire et à chanter. À ce moment là, la nurse tressaillit et poussa un cri étouffé, car elle crut être atteinte de paralysie : elle ne sentait plus l'enfant dans ses bras. Cependant, elle la serra bien fort, et ne dit mot.

Le mal était fait.

Chapitre III

Elle ne peut pas être notre fille !

Sa monstrueuse tante avait privé l'enfant de sa gravité. Si vous me demandez comment elle s'y était prise, je vous répondrais : « Le plus simplement du monde : elle n'avait qu'à supprimer la pesanteur. » Car la princesse était une intellectuelle, et connaissait tous les tenants et aboutissants des lois de la gravitation, comme ceux des lacets de ses bottines. Comme elle était également sorcière, elle avait la capacité d'abroger ces lois en un instant ; ou tout du moins, d'encrasser leurs rouages et de faire rouiller leurs roulements à billes, de telle façon qu'elles ne puissent plus fonctionner. Malgré tout, le plus intéressant n'est pas *comment* cela est arrivé, mais bien ce qui en a *découlé*.

La première difficulté qui résultat de cette malheureuse privation, fut qu'à l'instant où la nurse commença à bercer l'enfant de bas en haut, celle-ci s'envola de ses bras pour rejoindre le plafond. Heureusement, la résistance de l'air limita sa progression à une trentaine de centimètres en deçà du but. Elle demeura là, à l'horizontale, dans la même position qui était la sienne avant de quitter les bras de sa nurse, agitant ses jambes et riant de la plus étonnante des façons. Terrifiée, la nurse se rua sur la cloche, et pria le valet de pied qui répondit à la sonnerie, d'amener sur le champ l'escabeau de la maison. Tremblant de tous ses membres, elle gravit les marches, et ce n'est que debout sur la dernière qu'elle put, en se hissant, attraper le bout flottant de la longue robe du bébé.

Quand le récit de cet étrange fait se répandit, il causa une grande agitation au château. Le roi eut l'occasion d'en prendre connaissance par une expérience

évidemment en tous points similaire à celle de la nurse. Stupéfait de ne pas sentir son poids quand l'enfant fut déposé dans ses bras, il commença à le bercer, vers le haut … et non pas vers le bas, car le bébé s'éleva jusqu'au plafond comme précédemment. Il resta ensuite là, flottant, dans un parfait bien-être dont témoignaient de petits éclats de rire. Le roi ouvrit tout grands les yeux, muet d'étonnement, et se mit à trembler si fort que sa barbe frémit comme l'herbe sous le vent. Enfin, se tournant vers la reine, qui était comme lui frappée d'épouvante, il dit en haletant, en bégayant, et le regard fixe :

« Elle ne peut *pas* être notre fille, ma reine ! »

La reine était bien plus rusée que son époux, et avait déjà commencé à comprendre qu'il y avait une cause à ce comportement inadéquat.

« Je suis sûre que c'est notre fille, répondit-elle. Mais nous aurions du faire davantage attention à elle durant le baptême. Certaines personnes, qui n'avaient pas été invitées, n'auraient pas du être présentes.

— Oh ! dit le roi en se donnant un petit coup sur le front à l'aide de son index. Je comprends tout. Je l'ai démasquée. Ne comprenez-vous pas, ma reine ? La princesse Dît'leurssa l'a ensorcelée.

— C'est ce que je viens de dire, répondit la reine.

— Je vous demande pardon, mon amour, je ne vous avais pas entendue.

— John ! Apportez l'escabeau qui me sert à monter sur mon trône ! »

Car il était un petit roi doté d'un grand trône, comme beaucoup d'autres rois.

L'escabeau du trône fut amené, hissé sur la table de la salle à manger, et John grimpa jusqu'au sommet. Mais il ne put atteindre la petite princesse, qui flottait dans l'air, telle une enfant-nuage, dont les rires fusaient continuellement.

« Prenez les pinces » John, dit Sa Majesté. Et montant sur la table, il les lui tendit.

John put alors atteindre le bébé, et à l'aide des pinces, la petite princesse fut ramenée en bas.

Chapitre IV

Où est-elle ?

Par un beau jour d'été, un mois après ces premières aventures, pendant lequel elle avait été surveillée de près, la princesse était allongée dans la propre chambre de la reine, profondément endormie. Une des fenêtres était ouverte, car on était à midi ; et la chaleur était si étouffante que la petite fille n'était enveloppée que de la pureté de son sommeil. La reine entra dans la chambre, et sans remarquer que l'enfant était sur le lit, ouvrit une autre fenêtre. Un souffle de vent féerique et enjoué, qui était là dans l'attente d'une occasion de faire le mal, se rua à l'intérieur par une des fenêtres, se dirigea vers le lit où l'enfant était étendue, et la faisant rouler et flotter comme un bout de fil ou une graine de pissenlit, l'emporta au travers de la deuxième fenêtre. La reine descendit, inconsciente de la perte qu'elle venait de causer.

Quand la nurse revint, elle pensa d'abord que Sa Majesté l'avait emmenée ; et craignant d'être réprimandée, elle remit à plus tard le fait d'aller à sa recherche. Mais n'entendant aucun bruit, elle finit par se sentir mal à l'aise, et se rendit dans le boudoir de la reine, où elle trouva Sa Majesté.

« S'il plaît à Votre Majesté, puis-je prendre le bébé ?

— Où est-elle ? demanda la reine.

— S'il vous plaît, excusez-moi. Je savais que quelque chose n'allait pas.

— Que voulez-vous dire ? dit la reine gravement.

— Oh, ne me faites pas peur, Votre Majesté » s'exclama la nurse en joignant les mains.

La reine se rendit compte que quelque chose clochait, et perdit connaissance. La nurse s'enfuit dans le palais en hurlant : « Mon bébé ! Mon bébé ! »

Tout le monde se précipita dans la chambre de la reine. Mais celle-ci n'était pas en état de donner des ordres. En un instant, le château ressembla à une ruche ; et quelques minutes plus tard, la reine fut ramenée à elle par un grand cri et des battements de mains. On avait retrouvé la princesse, profondément endormie sous un buisson de roses, où le malicieux petit souffle de vent l'avait amenée, mettant le point final à son forfait en faisant pleuvoir sur la petite dormeuse en blanc, une pluie de pétales de roses rouges. Réveillée en sursaut par le vacarme que faisaient les servantes, la petite, folle de joie, éparpilla les pétales dans toutes les directions, comme des gouttelettes de brume dans le coucher de soleil.

Il est certain que par la suite, elle fut surveillée de bien plus près. Mais le récit de tous les étranges incidents qui survinrent du fait de cette particularité de la jeune princesse serait sans fin. Cependant, dans aucune demeure - pour ne pas dire, aucun palais -, on ne trouvait une telle enfant, capable de procurer une joie constante à toute la maisonnée, du moins à l'étage des domestiques. Il n'était pas aisé pour ses nurses de la tenir ; mais au moins, elle ne blessait jamais ni leurs bras, ni leurs cœurs.



Et il était si agréable de jouer au ballon avec elle ! Il n'y avait positivement aucun danger de la laisser tomber ! Ils pouvaient la jeter, la taper, ou la pousser vers le sol, … mais jamais la faire descendre. Il est vrai qu'ils auraient pu la laisser s'envoler dans le feu, ou dans une bouche de charbon, ou par la fenêtre, mais aucun de ces accidents n'était encore arrivé. Si vous entendiez retentir des petits éclats de rire, en provenance d'un endroit indéterminé, vous pouvez être certain de ce dont il s'agit. En descendant dans la cuisine, ou dans la chambre, vous trouveriez Jane, Thomas, Robert et Susan, toute la troupe, en train de jouer au ballon avec la petite princesse. Elle jouait elle-même le rôle du ballon, et n'appréciait pas moins la partie pour autant. Elle s'envolait de l'un à l'autre, en hurlant de rire. Et les serviteurs

adoraient davantage cette balle que le jeu lui-même. Ils devaient cependant faire attention à la manière dont ils la lançaient. Car si elle était lancée vers le haut, elle ne pouvait jamais redescendre sans qu'on aille la rechercher.

Chapitre V

Que pouvons-nous faire ?

Mais à l'étage des maîtres de maison, il en allait autrement. Un jour par exemple, après le petit déjeuner, le roi alla dans son bureau, afin de compter son argent.

Cette opération ne lui procura aucun plaisir.

« Quand je pense, se dit-il, que chacun de ces souverains d'or pèse le quart d'une once, et que ma véritable princesse, bien vivante, en chair en os, ne pèse rien du tout ! »

Et il se mit à haïr ses souverains d'or, qui étaient posés là, un large sourire de satisfaction personnelle étalé sur leurs visages jaunes.

La reine était dans le petit salon, en train de manger du pain avec du miel. Mais dès la deuxième bouchée, elle éclata en sanglots, et ne fut plus capable de rien avaler.

Le roi l'entendit pleurer. Content de trouver quelqu'un avec qui se disputer, encore plus si c'était son épouse, il rangea avec fracas ses souverains dans leur coffre, replaça d'une tape sa couronne sur sa tête, et se précipita dans le petit salon.

« Qu'est-ce-que c'est que tout cela ? Pourquoi pleurez-vous, ma reine ?

— Je ne peux pas l'avaler, dit la reine, en regardant tristement le pot de miel.

— Qu'à cela ne tienne ! repartit le roi. Vous venez de prendre votre petit déjeuner : deux œufs de dinde et trois anchois.

— Oh, ce n'est pas cela ! sanglota Sa Majesté. C'est mon enfant, mon enfant !

— Eh bien, qu'y-a-t-il avec votre enfant ? Elle n'est ni montée dans la cheminée, ni tombée dans le puits : il vous suffit de l'entendre rire pour le savoir.

Malgré tout, le roi ne put retenir un soupir, qu'il essaya de maquiller en toux, et dit :

— Je suis sûr que c'est une bonne chose d'avoir le cœur léger, qu'elle soit notre fille ou non.

— Mais c'est une mauvaise chose que d'être léger dans ses jugements, répondit la reine, portant un regard prophétique vers l'avenir.

— C'est une bonne chose d'avoir le doigt léger, dit le roi.

— Mais c'est une mauvaise chose que d'avoir des mœurs légères, répondit la reine.

— C'est une bonne chose d'avoir le pied léger, dit le roi.

— Mais c'est une mauvaise chose …. , commença la reine, avant d'être interrompue par le roi :

— En fait, dit-il, du ton de celui qui conclut une querelle entamée avec des opposants imaginaires, et de laquelle il est en conséquence sorti vainqueur. En fait, c'est globalement une bonne chose que d'avoir un faible poids.

— Mais c'est globalement une mauvaise chose que d'avoir la tête faible » répondit la reine, qui commençait à perdre son sang froid.

Cette dernière réponse décontenança tant Sa Majesté, que celle-ci fit demi-tour sur un talon, et retourna à son coffre. Mais il n'était pas à mi-chemin, que la voix de la reine lui parvint :

« Et c'est une mauvaise chose que d'avoir une chevelure clairsemée ! » hurla-t-elle, déterminée à avoir le dernier mot, dès lors que son esprit était échauffé.

Les cheveux de la reine étaient noirs comme la nuit, alors que ceux du roi, devenus rares aujourd'hui, avaient été très blonds, comme ceux de sa fille. Mais ce n'est pas cette remarque au sujet de ses cheveux qui le fit s'arrêter ; c'était le sens de cet adjectif : « clairsemé ». Car le roi exécrait tout mot d'esprit, et en particulier les jeux de mots. Il n'aurait pu dire si la reine avait voulu dire : « chevelure clairsemée »

ou « progéniture clairsemée ». Mais pour quelle raison n'ar-ti-cu-lait-elle pas mieux quand elle l'as-ti-co-tait de la sorte ?

Il fit demi-tour sur son autre talon, et revint vers elle. Elle était toujours en colère, car elle pensait s'être mal comportée, ou, ce qui revenait au même, car elle était sûre que c'était ce qu'il pensait.

« Ma chère épouse, dit-il, la tromperie sous toutes ses formes est hautement condamnable entre des époux, quelque soit leur naissance. Et une des formes les plus déplaisantes que peut prendre la tromperie, est la moquerie.

— Voilà ! dit-elle. Je n'ai pas voulu me moquer de vous, et pourtant, je l'ai fait ! Je suis la plus malheureuse du monde ! »

Elle avait l'air si triste, que le roi la prit dans ses bras. Ils s'assirent pour en parler.

« Etes-vous capable de supporter cela ? dit le roi.

— Non, je n'y parviens pas, répondit la reine.

— Eh bien, que pouvons-nous faire ? dit le roi.

— Je ne sais pas ; mais ne pourriez-vous pas essayer de vous excuser ?

— Auprès de ma grande sœur ? C'est cela que vous voulez dire ? dit le roi.

— Oui, répondit la reine.

— Eh bien, cela ne me pose aucun problème. »

Dès le lendemain matin, il se rendit à la demeure de la princesse, et lui présenta des excuses pleines d'humilité, la suppliant de défaire le sort qu'elle avait jeté. Mais la princesse prétendit, le visage grave, qu'elle ne savait rien de tout cela. Ses yeux cependant, lançaient des éclairs roses, ce qui trahissait son contentement. Elle conseilla au roi et à la reine de prendre patience, et de commencer à se comporter correctement. Le roi s'en revint, inconsolable. La reine essaya de le réconforter.

« Nous allons attendre qu'elle soit plus grande. Elle aura alors peut-être quelque chose à proposer. Au moins, elle saura ce qu'elle ressent à propos de cela, et elle pourra nous en parler.

— Et si elle se marie ! s'exclama le roi, soudainement consterné à cette pensée.

— Eh bien, quoi ? répliqua la reine.

— Imaginez ! Si elle avait des enfants ! Dans cent ans d'ici, le ciel pourrait être encombré de bébés volants, autant qu'il l'est de toiles d'araignée en automne !

— Ce ne sont pas vos affaires, dit la reine. Et puis, d'ici là, ils auront trouvé le moyen de s'en accommoder. »

La seule réponse du roi fut un soupir.

Il aurait bien consulté les physiciens de la Cour, mais il craignait que ceux-ci ne tentent des expériences sur elle.

Chapitre VI

Elle n'arrête pas de rire.

Pendant ce temps là, malgré les évènements gênants et les chagrins qu'elle occasionnait à ses parents, la petite princesse grandissait dans la joie, devenant non pas trop grasse, mais grande et potelée. Elle atteignit l'âge de dix-sept ans, sans avoir connu de pire incident qu'une chute dans une cheminée. Et pour l'avoir tirée de là, un petit gamin découvreur de nids d'oiseaux, obtint à la fois la gloire, et un visage noir de suie. Pas plus que, irréfléchie comme elle l'était, n'avait-elle rien fait d'autre que de rire de tout ce qui lui passait sous le nez. Quand on lui rapportait, à titre d'expérience, que le Général Mironton avait été taillé en pièces avec toute sa troupe, elle riait. Quand elle entendait que l'ennemi était en route pour faire le siège de la capitale de son papa, elle riait fort. Quand on lui disait que la ville serait certainement abandonnée à l'armée ennemie, eh bien, elle hurlait de rire. On ne pouvait jamais l'amener à considérer les choses avec sérieux. Quand sa mère pleurait, elle disait :

« Mais quelles drôles de grimaces fait maman ! Et cela fait couler de l'eau sur sa figure ! Quelle maman rigolote que voilà ! »

Et quand son papa était en colère contre elle, elle riait et dansait autour de lui, en battant des mains, et en lançant :

« Recommence, papa ! Recommence ! C'est si drôle ! Cher papa, si amusant ! »

Essayait-il de l'attraper, qu'elle lui glissait des mains en un instant, n'ayant pas le moins du monde peur de lui, mais considérant au contraire que de ne pas se faire attraper faisait partie du jeu. D'une poussée du pied, elle s'élançait pour flotter au-

dessus de sa tête, ou pour se balancer de tous côtés, comme un papillon géant. Il arriva à plusieurs reprises, qu'alors que ses parents s'entretenaient en privé à son sujet, ils furent interrompus par des éclats de rire mal contenus, au-dessus d'eux. Levant la tête avec indignation, ils l'apercevaient, flottant de toute sa hauteur dans les airs, les contemplant d'un air qui disait tout le comique de la situation.

Un jour, survint un incident étrange. La princesse était sortie sur le gazon, accompagnée d'une de ses suivantes, qui lui tenait la main. Apercevant son père, à l'autre bout de la pelouse, elle retira brutalement sa main de celle de la servante, et se précipita vers lui. À présent, quand elle voulait courir sans aide, elle avait prit l'habitude de saisir une pierre dans chaque main, de telle sorte qu'elle puisse redescendre, après un bond. Tout ce qu'elle portait, et qui faisait partie de sa tenue vestimentaire, n'avait aucun effet qui puisse se comparer. Même l'or, quand elle en portait, perdait à cette occasion tout son poids. Mais tout ce qu'elle tenait dans ses mains, contribuait à sa capacité à se maintenir au sol. Ce jour là, elle ne trouva rien à saisir, si ce n'est un énorme crapaud, qui avait entrepris de traverser lentement le gazon, comme s'il disposait d'un siècle entier pour le faire. Ne sachant pas ce qu'était le dégoût, - c'était une de ses particularités -, elle s'empara du crapaud, et bondit en avant. Elle avait presque atteint son père, et de son côté, il avait déjà tendu les bras pour la recevoir, et cueillir le baiser qui planait sur ses lèvres, comme un papillon sur un bouton de rose, quand un souffle de vent la rejeta de côté, jusque dans les bras d'un jeune page, qu'on venait de charger d'un message de Sa Majesté. Mais quand la princesse avait entrepris de faire quelque chose, cela lui demandait toujours du temps et des efforts de se réfréner. Ce trait de caractère n'était pas, par contre, d'une grande originalité. À cette occasion, elle n'avait plus de temps devant elle : elle devait embrasser quelqu'un ; et elle embrassa le page. Cela ne l'ennuya pas plus que cela, car elle n'était pas timide de nature, et car elle savait n'avoir pu faire autrement. Elle se contenta de rire, comme une boîte à musique. Mais c'est le pauvre page qui s'en sortit le moins bien. Car la princesse, voulant corriger l'effet malencontreux du baiser, tendit les mains pour se décoller du page.

Et c'est ainsi qu'en plus du baiser, celui-ci reçut, sur l'autre joue, une claque donnée à l'aide de l'énorme crapaud, qu'elle enfonça en plein dans son œil. Il essaya de rire à son tour, mais le résultat fut qu'il se contorsionna bizarrement afin de garder contenance, prouvant ainsi qu'il était loin d'être sur le point de rendre le baiser. Le roi cependant, dont l'amour propre avait été sérieusement blessé, passa un mois entier sans lui adresser la parole.

Je ferais remarquer ici qu'il était très amusant de la voir courir, si on pouvait désigner son mode de déplacement par ce mot. Elle faisait tout d'abord un premier bond, puis étant redescendue, elle courait sur quelques foulées, et faisait ensuite un autre bond. Parfois, elle croyait avoir atteint le sol avant que cela soit vraiment le cas, et elle remuait ses jambes d'avant en arrière, courant dans le vide, comme les bébés qu'on met sur le dos. Elle riait alors de tout son cœur. Mais dans son rire, quelque chose manquait. Quoi ? Je ne saurais le dire. Une petite musique, la possibilité d'un chagrin, de la douceur[1] peut-être. Elle ne souriait jamais.

---

[1] En italien dans le texte.

Chapitre VII

Essayons la métaphysique.

Après avoir longtemps évité ce douloureux sujet, le roi et la reine décidèrent d'en faire l'objet d'un conseil de famille. Ils firent quérir la princesse. Elle se présenta, glissant, voletant et planant d'un meuble à l'autre. Elle finit par trouver place dans un fauteuil, dans la posture d'une personne assise. Mais pouvait-on vraiment affirmer qu'elle était assise, alors que son corps ne touchait pas le siège, cela je pourrais le dire.

« Ma chère enfant, dit le roi, vous devez avoir désormais pris conscience que vous n'étiez pas exactement comme les autres gens.

— Oh, cher papa, que vous êtes drôle ! J'ai un nez, deux yeux, et tout ce qui va avec. Vous aussi. Et pareil pour maman.

— Sois sérieuse, ma chérie, pour une fois, dit la reine.

— Non merci, maman. Je ne préfère pas.

— N'aimeriez-vous pas être capable de marcher, comme tout le monde ?

— Non, je ne pense pas. Vous ne faites que ramper ; vous êtes si lents !

— Est-ce-que vous vous sentez bien, mon enfant ? reprit-il, après une pause qui trahissait son embarras.

— Très bien, merci.

— Non, je veux dire : comment vous-sentez-vous ?

— Mais comme rien en particulier.

— Vous devez bien vous sentir de telle ou telle façon.

— Je me sens comme une princesse qui a un papa-roi bien amusant, et un amour de maman-reine.

— Non, mais vraiment … commença la reine. Mais la princesse lui coupa la parole.

— Oh si ! ajouta-t-elle. Je me souviens. J'ai parfois un étrange sentiment. Comme si j'étais la seule au monde à avoir toute ma tête. »

Elle avait essayé jusque là de se conduire dignement, mais à ce moment-là, elle partit dans un violent éclat de rire, se rejeta du fauteuil en arrière, et roula sur le sol dans un délire de joie. Le roi la releva avec autant de facilité qu'il l'aurait fait pour un édredon, et la replaça dans la position qu'elle occupait précédemment quant au fauteuil. Quelle préposition exacte je dois employer pour décrire cette position, je n'en sais rien.

« Il n'y a rien qui vous ferait plaisir ? reprit le roi, ayant désormais appris qu'il était à peu près inutile de se fâcher contre elle.

— Oh, cher papa, si ! répondit-elle.

— Qu'est-ce, ma chérie ?

— Je le désire ardemment depuis si longtemps ! Depuis la nuit dernière !

— Dites-moi ce que c'est.

— Est-ce-que vous me donnez votre parole que je pourrai l'avoir ?

Le roi était sur le point de répondre « oui », mais la reine l'en empêcha d'un mouvement de tête.

— Tout d'abord, dites-moi ce dont il s'agit.

— Non, non. Promettez d'abord.

— Sûrement pas ! De quoi s'agit-il ?

— Attention, je vous rappellerai votre promesse : c'est d'être attachée au bout d'une très longue ficelle, et de m'envoler comme un cerf-volant. Oh, que ce serait amusant ! Je ferais pleuvoir de l'eau de rose, et grêler des bonbons, et neiger de la crème fouettée, et … et … »

Un accès de rire l'interrompit. Elle serait tombée à nouveau si le roi ne s'était pas levé pour la rattraper à temps. Voyant qu'il n'en tirerait rien de plus que des sornettes, il sonna la cloche, et la renvoya, accompagnée de deux de ses dames de compagnie.

« À présent, ma reine, dit-il, en se tournant vers sa Majesté, qu*'allons-nous faire* ?

— Il ne reste plus qu'une seule chose à faire, répondit-elle. Consultons le collège des Métaphysiciens.

— Bravo ! s'écria le roi. Faisons cela ! »

À la tête de ce collège, on trouvait deux philosophes chinois particulièrement sages, nommés Hum-Drum et Kopy-Keck. Le roi les manda, et ils accoururent sur le champ. Dans un long discours, il leur expliqua ce que tous deux savaient déjà - qui ne le savait pas ? -, autrement dit la relation particulière de sa fille à la *terre ferme* sur laquelle elle résidait. Il leur demanda de se concerter, afin de déterminer la cause, ainsi que les remèdes à administrer, afin de la guérir de son *infirmité*. Le roi insista sur ce dernier mot, mais il fut pourtant incapable de se rendre compte du jeu de mots qu'il venait de faire. La reine rit. Mais Hum-Drum et Kopy-Keck écoutèrent respectueusement, et se retirèrent en silence.

Leur diagnostic consista, grossièrement, à ce que chacun avance et défende, pour la millième fois, ses théories favorites. Car la situation de la princesse offrait un cadre idéal pour aborder chaque question naissant de tous les domaines de la pensée, à savoir, de toute la métaphysique de l'Empire de Chine. Il faut malgré tout admettre qu'ils n'éludèrent pas la question pratique des remèdes à administrer.

Hum-Drum était un matérialiste, et Kopy-Keck un spiritualiste. Le premier était lent et sentencieux ; le second rapide et inconsistant. Le second démarrait généralement la discussion, le premier la concluait.

« Je réaffirme ma première assertion, commença Kopy-Keck, avec enthousiasme. Il n'existe aucune anomalie, ni dans le corps, ni dans l'âme de la princesse. Mais il se trouve que ceux-ci sont mal assemblés. Ecoute-moi, Hum-

Drum, et je vais t'expliquer brièvement ce que je veux dire. Ne parle pas. Ne me pose aucune question. Je ne répondrai à aucune avant d'avoir terminé.

À cet instant crucial, au moment où les âmes cherchent un hôte, deux âmes passionnées se sont rencontrées, se sont heurtées, ont rebondi, et ont fini par se fourvoyer et aboutir chacune à la mauvaise place. L'âme de la princesse était l'une d'entre-elles ; et elle est désormais loin d'ici. Celle qui habite la princesse ne fait absolument pas partie de notre monde, mais d'une quelconque autre planète, probablement Mercure. L'influence de cette planète originelle efface celle que notre globe terrestre devrait exercer sur son être physique. Sur notre planète, rien ne la concerne. Il n'existe aucun lien entre elle et notre monde. En conséquence, on doit lui apprendre, par une contrainte des plus sévères, à s'intéresser à notre Terre. Elle doit acquérir des connaissances dans chacun des domaines de son histoire : histoire de la faune, histoire de la flore, histoire des minéraux, histoire des sociétés, histoire des religions, histoire politique, histoire des sciences, histoire de la littérature, histoire de la musique, histoire des arts, et par-dessus tout, histoire de la métaphysique. Elle doit commencer par les dynasties de l'Empire chinois, et finir par le Japon. En premier lieu, elle doit étudier les sciences de la nature, et plus particulièrement celle des espèces animales disparues, leur essence, leurs coutumes, leurs amours et leurs haines, leurs combats. Elle doit …

— Holà ! Attendez ! rugit Hum-Drum. Ce doit être mon tour à présent, sans aucun doute. L'inébranlable conviction qui est enracinée en moi, est que les évidentes perturbations qui affectent la princesse ont une origine strictement et exclusivement physique. Reconnaître cela équivaut à admettre leur existence. Voici mon opinion. Pour une raison inconnue, et qui n'a aucune importance dans notre enquête, le mouvement de son cœur s'est inversé. Cette remarquable combinaison d'opération de succion et de pompage fonctionne à l'envers. Ce que je veux dire, c'est que dans le cas de la malheureuse princesse, il aspire quand il devrait injecter, et injecte quand il devrait aspirer. Les fonctions des oreillettes et des ventricules sont déréglées. Le sang est propulsé par les veines, et s'en revient par les artères. En

conséquence, il circule à l'envers dans tout son organisme, poumons y compris. Est-il donc le moins du monde étonnant, puisque cela semble être le cas, que dans le domaine particulier de la gravitation, elle diffère des comportements humains normaux ?

Le traitement que je propose est le suivant : lui appliquer une saignée, en prélevant la plus grande quantité de sang possible. En cas de nécessité, ceci peut être réalisé dans un bain chaud. Quand elle en est au stade de la suffocation, ligaturer la cheville droite, aussi serré que l'os peut le supporter. Appliquer en même temps une tension identique autour du poignet droit. Au moyen de supports construits tout spécialement pour l'occasion, placer l'autre pied et l'autre cheville sous les réservoirs de deux pompes à air. Expulser l'air des réservoirs. Sortir une chope de brandy, et attendre le résultat.

— Qui devrait prendre la forme d'une mort sinistre, dit Kopy-Keck.

— Si cela devait être le cas, elle serait morte en faisant notre devoir » répliqua Hum-Drum.

Mais Leurs Majestés avaient bien trop de tendresse pour leur volatile descendance, pour la soumettre à l'un ou l'autre des desseins de ces philosophes sans scrupules. De toute façon, même une connaissance parfaite des lois de la nature aurait été inutile dans son cas. Elle constituait un cinquième règne impondérable, qui partageait avec les êtres pondérables toutes leurs autres caractéristiques.

Chapitre VIII

Essayons une goutte d'eau.

Il est possible que la meilleure des choses pour la princesse, eût été de tomber amoureuse. Mais comment une princesse sans gravité pourrait-elle tomber dans quoi que ce soit ? C'est un problème ; et peut-être *le* problème. Et quant à ses propres sentiments à ce sujet, elle n'avait même pas conscience de la possibilité de tomber dans une telle ruche, pleine de miel, mais également de dards prêts à piquer.

Mais je vais à présent vous rapporter un autre fait curieux à son sujet.

Le palais était construit sur les rives du plus joli lac au monde. Et la princesse aimait ce lac, encore plus qu'elle n'aimait ses parents. L'origine de cette préférence, à n'en pas douter, - bien que la princesse ne veuille pas l'admettre -, était qu'au moment où elle entrait dans le lac, elle retrouvait la propriété naturelle dont elle avait été si cruellement privée, à savoir, la gravité. Etait-ce dû au fait que de l'eau avait été utilisée pour jeter ce sort ? Je n'en sais rien. Mais ce qui est certain, c'est qu'elle pouvait nager et plonger comme un canard, selon les mots de sa vieille nurse. Le soulagement de son infortune fut découvert de la manière suivante :

Durant une soirée d'été, alors que le pays était en fête, elle accompagna le roi et la reine sur le lac, dans la barge royale. De nombreux courtisans les suivaient, sur une flotte de petits bateaux. Au milieu du lac, elle voulut se rendre sur la barge du Lord Chancelier, car la fille de ce dernier, qui était une de ses meilleures amies, s'y trouvait avec son père. Le roi consentait rarement à faire un étalage public de son infortune. Cependant, étant ce jour-là de particulièrement bonne humeur, et alors

que les barges se rapprochaient, il se saisit de la princesse afin de la lancer dans celle du Chancelier. Mais il perdit l'équilibre, et tout en chutant au fond de la barge, lâcha sa fille. Pas avant de lui avoir communiqué, malgré tout, sa direction baissière. Elle empruntât cependant un tout autre chemin, car au moment où le roi tombait dans la barge, elle tombait dans le lac. Elle disparut dans l'eau dans un éclat de rire joyeux. Un cri d'horreur s'éleva des embarcations. Personne n'avait jamais encore vu la princesse chuter. En un instant, la moitié des hommes présents avait sauté dans l'eau. Mais tous étaient remontés, l'un après l'autre, pour reprendre leur souffle, quand on entendit au loin des tintements et des babillements : c'était le rire princesse, qui voyageait au-dessus de l'eau. Elle était là, nageant, telle un cygne. Elle n'aurait jamais voulu en sortir, pas même pour le roi, la reine, le Chancelier ou sa fille. Son choix était fait.

En même temps, elle paraissait plus calme que d'habitude. Peut-être parce qu'un grand bonheur fait passer l'envie de rire. En tout cas, depuis ce jour là, la grande passion de sa vie fut d'aller dans l'eau ; et plus on le lui permettait, meilleure était sa conduite, et plus elle embellissait. Qu'on soit en été ou en hiver lui importait peu ; quoiqu'elle ne pût rester aussi longtemps dans l'eau quand ils devaient casser la glace pour qu'elle y entre. Chaque jour, et du matin au soir durant l'été, on pouvait l'apercevoir : une traînée blanche dans l'eau bleutée, reposant calmement telle l'ombre d'un nuage, ou piquant des pointes comme un dauphin, disparaissant et réapparaissant au loin, au moment où on ne s'y attendait plus.



Elle se serait rendue au lac de nuit, si elle avait pu trouver un moyen pour cela. Car le balcon de sa chambre surplombait un étang attenant. Par un passage peu profond et encombré de roseaux, elle aurait pu rejoindre à la nage la grande étendue d'eau. C'est elle qui aurait alors été la plus maligne ! Quand elle se réveillait, dans la clarté de la lune, elle avait du mal à résister à la tentation. Mais restait la fâcheuse difficulté d'y entrer. Car elle avait une peur bleue de l'air, aussi grande que certains enfants ont de l'eau. Le moindre coup de vent pouvait en effet la propulser au loin ; et une rafale de vent pouvait survenir à tout instant, même par temps très calme. Et si elle se jetait dans l'eau sans atteindre son but, sa situation aurait alors été des plus embarrassantes, et ce indépendamment du vent : elle aurait été alors

contrainte de rester là, flottant dans sa chemise de nuit, jusqu'à ce que quelqu'un l'aperçoive, et la tire à lui par la fenêtre.

« Oh, si seulement je possédais ma gravité, disait-elle, en contemplant la surface de l'eau, je m'envolerais de ce balcon, telle un grand oiseau de mer blanc, la tête la première dans cette fraîcheur adorée. Allez ! »

Il n'y avait que cela qui la fasse regretter de ne pas être comme tout le monde. Une autre raison pour laquelle elle adorait l'eau était que seule dans le lac, elle jouissait d'une complète liberté. Elle ne pouvait en effet se déplacer sans un cortège de cavalerie légère, de crainte que le vent ne prenne trop de libertés avec elle. Et l'appréhension du roi grandissait au fur et à mesure des années, à tel point que dernièrement, il lui interdisait d'aller où que ce soit sans que vingt cordes de soie ne soient attachées à sa robe, tenues par douze hommes de noble naissance. Mais elle disait adieu à tout ce cérémonial en entrant dans l'eau. Et ses effets sur elle étaient si impressionnants, en lui faisant notamment retrouver pour un temps la gravité humaine, que Hum-Drum et Kopy-Keck tombèrent d'accord pour conseiller au roi de l'enterrer vivante pour une durée de trois ans. Ils espéraient ainsi, l'eau lui faisant tant de bien, que la terre lui en fasse encore davantage. Mais le roi, au nom de préjugés des plus vulgaires, refusa son consentement à l'expérience. Tout déconfits, ils se mirent cependant d'accord sur une autre prescription. Et cela était fort remarquable, considérant que les prises de position de l'un étaient originaires de Chine, et celles de l'autre, du Tibet. Ils soutinrent que si de l'eau d'origine extérieure se révélait d'une telle efficacité, de l'eau puisée dans les profondeurs intérieures pourrait constituer un traitement idéal. En bref, si la pauvre princesse, dans son affliction, pouvait, par quelque moyen que ce soit, être amenée à pleurer, elle pourrait retrouver sa gravité perdue.

Mais comment provoquer cela ? Voilà où était toute la difficulté ; et les deux philosophes n'étaient pas assez avisés pour y faire face. Faire pleurer la princesse était aussi impossible que faire qu'elle ait un poids. Ils firent quérir un mendiant professionnel, et lui ordonnèrent de tenir prêtes les plus touchantes plaintes au

sujet de son infortune ; ils lui prêtèrent, sur le stock de vêtements de comédie de la Cour, tout ce qu'il désirait afin de se déguiser, et lui promirent de grandes récompenses en cas de succès. Mais ce fut en vain. La princesse prêta attention au discours bien ciselé du mendiant, et s'émerveilla à la vue de son superbe maquillage ; jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus se contenir. Elle se tortilla de la plus inconvenante des façons, et se mit à hurler, positivement à s'époumoner de rire.

Quand elle eut un petit peu retrouvé ses esprits, elle demanda à ses domestiques de le renvoyer, sans lui avoir donné la moindre pièce. Après quoi, l'air décontenancé et humilié qu'il afficha, signa à la fois sa vengeance et le châtiment de la princesse, car il causa à cette dernière une violente crise, dont elle eut du mal à se remettre.

Malgré tout, le roi était si désireux de tenter franchement l'expérience qui lui avait été suggérée, qu'un jour, s'étant mis tout seul dans une colère noire, il entra brutalement dans sa chambre, et lui administra un énorme coup de fouet. Aucune larme ne coula. Elle prit un air grave, et son rire résonna curieusement comme un cri. Ce fut tout. Le bon vieux tyran, même en chaussant ses meilleures lunettes cerclées d'or, ne put découvrir le plus petit nuage dans la sérénité de ses yeux bleus.

Chapitre IX

Remettez-moi dedans.

C'est à peu près à cette époque que le fils d'un roi, qui habitait à près de deux mille kilomètres de Lagobel[2], se mit en quête d'une fille de reine. Il voyageait loin, couvrant de longues distances ; mais dès qu'il rencontrait une princesse, il lui trouvait quelque défaut. Bien entendu, il ne pouvait épouser n'importe quelle femme, fût-elle très belle ; et aucune princesse n'était digne de lui. Etait-il possible que le prince fût lui-même si proche de la perfection, qu'il l'exigeait pour autrui ? Je ne pourrais le dire. Tout ce que je sais, c'est qu'il était un jeune homme au physique agréable, attirant, courageux, généreux, bien élevé, et ayant de bonnes manières, comme le sont tous les princes.

Au cours de ses vagabondages, on lui avait rapporté quelques rumeurs au sujet de la princesse. Mais comme chacun disait qu'elle était ensorcelée, il ne pensait pas un instant qu'elle pût l'envoûter. En effet, que pourrait bien faire un prince d'une princesse ayant perdu sa gravité ? Comment savoir ce qu'elle était susceptible de perdre ensuite ? Sa visibilité ? Sa tangibilité ? Ou, pour faire court, sa capacité à influer sur l'ensemble du sensorium : il n'aurait même plus été capable de dire si elle était morte ou vivante ! Il va de soi qu'il ne se renseigna pas plus avant à son sujet.

Un jour, il perdit son cortège de vue dans une forêt immense. Ces forêts étaient bien utiles pour soulager les princes de la présence de leurs courtisans, tout autant que des tamis séparent la farine des sons de blé. Puis les princes s'en vont suivre leur destin. En cela, ils ont l'avantage sur les princesses, qui sont contraintes

[2] Beau lac.

de se marier avant d'avoir pu s'amuser un peu. J'aimerais bien que nos princesses puissent s'égarer en forêt de temps en temps.



Par une agréable soirée, après de nombreux jours d'errance, il comprit qu'il approchait de la bordure de la forêt, car les arbres étaient devenus si clairsemés qu'il pouvait à travers eux, apercevoir le coucher du soleil. Il parvint bientôt dans une sorte de lande. Puis il croisa les signes d'une présence humaine ; mais il commençait à se faire tard, et il n'y avait personne dans les champs pour lui montrer le chemin.

Après avoir continué sa route une heure de plus, son cheval, épuisé par ces pénibles efforts et par le manque de nourriture, s'écroula, et fut incapable de se

relever. Il continua donc son voyage à pied. Enfin, il pénétra dans un autre bois, non pas une forêt sauvage, mais un bois bien entretenu, dans lequel un sentier le mena jusqu'aux berges du lac. Le long de ce sentier, le prince avança, dans une obscurité de plus en plus grande. Tout à coup, il s'arrêta et écouta. Des sons étranges lui parvenaient, de l'autre côté de l'eau. En réalité, c'était le rire de la princesse. Mais il y avait quelque chose de bizarre dans ce rire, comme je l'ai fait remarquer précédemment. Car l'éclosion d'un authentique rire venant du cœur requiert l'incubation de la gravité. Et c'est peut-être la raison pour laquelle le prince confondit ce rire avec un cri. Observant la surface du lac, il aperçut quelque chose de blanc, flottant dans l'eau ; et en un instant, il eut arraché sa tunique, rejeté ses sandales d'un coup de pied, et plongé dans l'eau. Il atteignit rapidement l'objet blanc, et découvrit qu'il s'agissait d'une jeune femme. Il n'y avait pas suffisamment de lumière pour découvrir qu'elle était une princesse, mais quand même assez pour en déduire qu'elle était de haute naissance ; car il n'y a pas besoin de beaucoup de clarté pour remarquer cela. Ensuite, je ne sais pas ce qui s'est passé. A-t-elle fait semblant de se noyer ? L'a-t-il effrayée ? S'est-il emparé d'elle de façon à la mettre dans l'embarras ? Ce qui est certain, c'est qu'il la ramena sur le rivage d'une manière des plus déshonorantes pour un nageur, plus proche d'être noyée qu'elle ne l'aurait jamais imaginé ; car chaque fois qu'elle essayait de parler, de l'eau s'introduisait dans sa gorge.

À l'endroit où il la porta, la berge ne surplombait l'eau que de trente à soixante centimètres ; aussi la souleva t-il vigoureusement afin de l'allonger sur la rive. C'est alors que, perdant sa gravité à l'instant, elle quitta l'eau pour s'élever dans les airs, hurlant et tempêtant :

« Espèce de méchant, méchant, méchant homme ! » cria-t-elle.

Personne n'avait jusqu'ici réussi à la mettre en colère.

Quand le prince la vit s'élever, il crut qu'il avait été ensorcelé, et avait confondu un grand cygne avec une dame. Mais la princesse s'était agrippée à la plus élevée des pommes de pin d'un sapin majestueux. Celle-ci céda. Elle en attrapa une

autre, et parvint à interrompre son ascension en cueillant des pommes de pin, qu'elle laissait tomber dès que leurs queues se détachaient. Pendant ce temps là, le prince se tenait debout, regardant fixement, et oubliant de sortir de l'eau. Mais la princesse disparaissant, il se précipita sur le rivage, en direction de l'arbre. Il la trouva en train de descendre le long d'une branche, en direction du pied de l'arbre. Plongé dans l'obscurité du bois, le prince restait cependant perplexe quant à un tel phénomène. Jusqu'à ce qu'atteignant le sol, et le voyant là, debout, la princesse ne se saisisse de lui en disant :

« Je vais le dire à Papa !

— Oh non, vous ne le ferez pas ! répondit le prince.

— Si ! insista-t-elle. Qu'est-ce-qui vous a pris de me tirer hors de l'eau et de me jeter en l'air ? Je ne vous ai rien fait !

— Veuillez m'excuser, mais je ne voulais en aucun cas vous blesser.

— Je ne crois pas que vous ayez un tant soit peu de cervelle. Et c'est une perte bien plus grande que votre misérable gravité. Je vous plains. »

Le prince comprenait à présent qu'il était tombé sur la princesse ensorcelée, et qu'il l'avait déjà offensée. Mais avant d'avoir pu songer à ce qu'il allait dire ensuite, celle-ci explosa de colère en tapant du pied, ce qui n'aurait pas manqué de la projeter en l'air si elle n'avait fermement tenu son bras.

« *Remettez-moi dedans*, immédiatement.

— Vous remettre dans quoi, ma belle ? » demanda le prince.

Il était déjà quasiment tombé amoureux d'elle. Car la colère la rendait plus séduisante qu'aucune de celles qu'il avait contemplées jusqu'ici. Et pour autant qu'il pouvait en juger, - ce qui n'était certainement pas beaucoup -, elle n'avait aucun défaut, à part bien entendu, celui de n'avoir aucune gravité. Aucun prince cependant, n'apprécierait une princesse à son poids. Il évaluerait difficilement la grâce de son pied par la profondeur de l'empreinte que celui-ci laisse dans la boue.

« Vous remettre dans quoi, ma belle ? demanda le prince.

— Dans l'eau, imbécile ! répondit la princesse.

— Alors, venez » dit le prince.

L'état de sa robe aggravant la difficulté habituelle qu'elle éprouvait à marcher, elle dut s'agripper à lui. Il aurait presque pu se croire au milieu d'un rêve délicieux, en dépit du fait qu'elle continuait à l'abreuver de noms d'oiseaux. Le prince n'étant en conséquence pas pressé, ils abordèrent le lac à un endroit fort différent, où la berge mesurait au moins sept mètres de haut. En atteignant le bord, il se tourna vers la princesse et lui dit :

« Comment dois-je m'y prendre pour vous remettre dedans ?

— C'est votre affaire, répondit-elle, d'un ton plutôt désagréable. Vous m'en avez sortie. Remettez-moi dedans.

— Très bien » dit le prince.

Et la prenant dans ses bras, il sauta du rocher avec elle. La princesse eut le temps de ne pousser qu'un seul petit rire perçant et joyeux, avant que l'eau ne se referme sur eux. Quand ils remontèrent à la surface, elle constata que pendant un instant, elle était incapable de rire, car, étant descendue si soudainement, elle avait du mal à reprendre son souffle.

Dès qu'ils atteignirent la surface :

« Avez-vous apprécié être tombée ? »

Après quelque effort, la princesse dit en haletant :

« C'est cela que vous appelez 'être tombée' ?

— Oui, répondit le prince, je dirais que cela en constitue un exemple tout à fait acceptable.

— Cela me donnait l'impression de m'envoler, répliqua-t-elle.

— J'avais également un sentiment d'élévation » reconnut le prince.

La princesse ne sembla pas comprendre ce qu'il disait, car elle lui renvoya sa question :

« Avez-*vous* apprécié être tombé ?

— Au-delà de tout, répondit-il. Car je suis tombé en compagnie de la créature la plus parfaite qu'il m'ait été donné de rencontrer.

— Mettons fin à tout cela, dit la princesse. J'en ai assez ».

Peut-être partageait-elle la répugnance de son père envers les mots d'esprit.

« N'avez-vous donc pas apprécié être tombée, demanda le prince.

— Ce fut le moment le plus amusant et délicieux que j'ai connu dans ma vie, répondit-elle. Je n'étais jamais tombée auparavant. J'aimerais pouvoir apprendre. Pensez un peu que je suis la seule personne dans tout le royaume de mon père qui soit incapable de tomber ! »

À ce moment là, la pauvre princesse semblait presque malheureuse.

« Je serais heureux de tomber avec vous aussi souvent que vous le désirez, dit le prince avec dévouement.

— Merci. Je ne sais pas. Ce ne serait peut-être pas convenable. Mais cela m'est égal. En tous cas, étant donné que nous sommes tombés ensemble, acceptez-vous de nager avec moi ?

— Oui, de tout mon cœur, répondit le prince ».

Et ils s'éloignèrent en nageant, en plongeant et en barbotant, jusqu'à entendre des cris sur le rivage, et voir des lumières, qui se reflétaient dans toutes les directions.

« Je dois rentrer, dit la princesse. J'en suis désolée, car tout ceci est délicieux.

— Je le suis également, répliqua le prince. Mais je suis bien heureux de ne pas avoir à regagner ma maison. Ou du moins, de ne pas savoir où elle se trouve.

— J'aimerais moi aussi ne pas en avoir, rétorqua la princesse. C'est tellement bête ! J'ai très envie de leur jouer à tous un tour. Pourquoi ne me laissent-ils pas tranquille ? Ils ne me feront pas confiance pour rester seule dans le lac une seule nuit ! Voyez-vous cette lumière verte ? C'est la fenêtre de ma chambre. Si vous acceptiez de nager avec moi très doucement, et quand nous serons au dessous du balcon, de me pousser - vers le haut -, comme vous l'avez fait il y a un instant, je pourrais m'y agripper, et rentrer par la fenêtre. Ils pourraient bien me chercher jusqu'au lendemain !

— Je le ferai, davantage pour vous obéir que parce que cela me plaît » répondit le prince, avec galanterie.

Ils s'éloignèrent en nageant doucement.

« Serez-vous sur le lac, demain soir ? se risqua à demander le prince.

— Bien sûr que j'y serai. Je ne pense pas. Peut-être ». Telle fut la réponse quelque peu énigmatique de la princesse.

Mais le prince était suffisamment intelligent pour ne pas la presser plus avant. Il se contenta de murmurer, alors qu'il lui donnait sa dernière poussée :

« Ne parlez de tout cela à personne. »

La seule réponse de la princesse, en se retournant, fut un regard malicieux. Elle était déjà à un mètre au-dessus de sa tête. Ce regard semblait signifier :

« N'ayez aucune crainte. 'Tout cela' est bien trop amusant pour que je le gâche de la sorte. »

Dans l'eau, elle avait été si semblable aux autres femmes que le prince pouvait à peine croire ses yeux, en la voyant s'élever lentement, agripper le balcon, et disparaître par la fenêtre. Il se retourna, pratiquement persuadé de la retrouver à ses côtés. Mais il était seul dans l'eau. Aussi s'éloigna-t-il tranquillement à la nage, tout en contemplant les lumières qui vagabondaient sur le rivage, des heures durant après que la princesse eut regagné sa chambre saine et sauve. Dès que celles-ci disparurent, il regagna le rivage, à la recherche de son épée et de sa tunique, qu'il retrouva après quelques difficultés. Puis il contourna le lac, jusqu'à la berge opposée. À cet endroit, le bois était plus sauvage et la rive plus escarpée, s'élevant en pente plus raide, près des montagnes qui entouraient le lac de tous côtés, délivrant continuellement, du matin au soir, et tout au long de la nuit, des messages en formes de traînées d'argent. Il découvrit rapidement un endroit d'où il pouvait observer la lumière verte provenant de la chambre de la princesse, et où, en plein jour, il n'avait aucun risque d'être aperçu depuis la berge opposée. C'était une sorte de grotte taillée dans le rocher, dans laquelle il arrangea un matelas fait de feuilles

mortes, sur lequel il s'étendit, trop fatigué pour que la faim le tienne éveillé. Toute la nuit, il rêva qu'il nageait en compagnie de la princesse.

Chapitre X

Regardez la lune.

Tôt le lendemain matin, le prince sortit afin de chercher quelque chose à manger, ce qu'il trouva bientôt dans la cabane d'un bûcheron. Là, il fut pourvu, durant de nombreux jours, de tout ce qu'un prince courageux considère comme le nécessaire. Ayant plus qu'il ne lui fallait pour assurer sa survie immédiate, il n'envisageait aucun des besoins qui ne se manifestaient pas encore. Car à chaque fois que le Souci faisait son apparition, ce prince-là le congédiait de la plus princière des façons.

Quand il revint de son petit déjeuner à sa grotte de guet, il vit la princesse, barbotant dans le lac, en présence du roi et de la reine - qu'il reconnut à leurs couronnes -, et d'un grand nombre d'adorables petits bateaux, avec des auvents de toutes les couleurs de l'arc en ciel, des drapeaux et des bannières de couleurs encore différentes. C'était une très belle journée. Très vite, le prince, écrasé de chaleur, se mit à désirer la froideur des eaux du lac, et la fraîcheur de la princesse. Mais il devait résister jusqu'à la tombée de la nuit ; car les embarcations étaient munies de provisions, et la joyeuse compagnie ne disparaîtrait pas avant que le soleil ne fût couché. L'un après l'autre, les bateaux accostèrent sur le rivage, à la suite de ceux du roi et de la reine, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un seul bateau, apparemment celui de la princesse elle-même. Mais elle ne souhaitait pas encore rentrer, et le prince crut la voir donner l'ordre au bateau d'aborder sans l'attendre. Quoi qu'il en soit, il s'éloigna. Et de toute la radieuse assemblée, ne demeurait qu'un petit point blanc. Le prince se mit alors à chanter.

Voici quelle était sa chanson :

Belle dame,
Blanche colombe,
Lève ton regard,
Chasse les ténèbres,
Par le seul mystère
De ton regard.

Bras d'albâtre,
Rames de glace,
Amenez-la ici,
En éclaboussant,
Tout doucement,
Amenez-la ici.

Glisse l'onde,
À sa suite.
Éclatante blancheur,
Dans son sillage,
Mène au rivage,
Éclatante blancheur.

Autour d'elle,
Les flots bleus.
C'est la vérité,
Si vous ne la quittez pas,
Qui renaîtra,
De vos baisers.

Caressez-moi,

Tristes vagues,

Car je l'ai quittée.

Consolez-moi.

Vous l'avez embrassée, ma foi,

Avant que je ne l'ai quittée.

Avant qu'il n'ait terminé sa chanson, la princesse parvint juste au-dessous de l'endroit où il se trouvait assis, le cherchant du regard. Son oreille l'avait guidée fidèlement.

« Ah, vous voilà ! Prince, s'il vous plaît, dit la princesse en levant les yeux.

— Comment savez-vous que je suis un prince, princesse ? demanda le prince.

— Parce que vous êtes un jeune homme fort agréable, prince, dit la princesse.

— Montez-donc, princesse.

— Aidez-moi, prince ».

Le prince ôta son écharpe, puis la ceinture de son épée, puis sa tunique, les noua ensemble, et les laissa pendre. Mais la corde se révéla bien trop courte. Il dénoua son turban et l'ajouta au reste, mais le tout n'était pas encore assez long ; sa bourse vint en complément. La princesse fit en sorte de saisir cette boule de monnaie, et fut en un instant à ses côtés. Ce rocher était bien plus haut que le précédent, et le plongeon fut phénoménal. La princesse était plongée dans un ravissement sans égal, et ils nagèrent de façon délicieuse.

Nuit après nuit, ils se retrouvaient afin de se baigner dans les eaux sombres et limpides du lac. Ici, le bonheur du prince était si grand que parfois, - peut-être le point de vue de la princesse l'influençait-il, ou était-il en train de perdre la tête -, il avait l'impression de nager dans le ciel plutôt que dans le lac. Mais quand il parlait à la princesse du fait d'être dans les nues, celle-ci se moquait horriblement de lui.

Quand la lune se levait, elle leur apportait des plaisirs inédits. À sa clarté, tout paraissait étrange et nouveau ; une nouveauté ancienne et fanée, mais pourtant éternelle. Quand la lune était pleine, une de leurs grandes joies était de plonger au plus profond du lac. Ils se retournaient ensuite pour contempler au travers de l'eau, la large tache de lumière qui se tenait juste au-dessus d'eux, tremblante et scintillante, se dilatant puis se contractant, fondant pour ensuite redevenir solide. Alors, donneraient-ils un coup de pied dans la tache de lumière, et voilà ! Telle était la lune, lointaine, claire, fidèle, froide, et tellement adorable, au fond d'un lac bien plus profond et plus bleu que le leur, comme avait l'habitude de dire la princesse.

Le prince découvrit très vite que, quand elle était dans l'eau, la princesse ne différait en rien des autres gens. De plus, elle n'était jamais si hardie dans ses questions, ni espiègle dans ses réponses au milieu du lac, que sur la terre ferme. Elle ne riait pas non plus autant, et quand elle le faisait, c'était d'une façon plus délicate. En fin de compte, dans l'eau, elle se conduisait davantage comme une jeune fille réservée. Mais quand le prince, qui était tombé amoureux d'elle en tombant dans le lac, voulait lui parler d'amour, elle tournait systématiquement la tête vers lui, et se mettait à rire. Puis un instant après, elle prenait une attitude perplexe, comme si elle essayait de comprendre ce qu'il voulait dire, mais sans y parvenir - trahissant ainsi le fait qu'elle était consciente qu'il voulait bien dire quelque chose -. Mais à peine avait-elle quitté le lac, devenait-elle si différente que le prince se disait en lui-même :

« Si je l'épouse, il n'y a aucune autre solution : je devrai me changer en triton et elle, en sirène, afin que nous puissions rejoindre la mer sur le champ. »

Chapitre XI

Sssss !

Du fait des plaisirs qu'elle y éprouvait, la princesse s'était prise de passion pour le lac. À peine pouvait-elle supporter le fait d'être hors de l'eau une heure durant. Imaginez quelle fut sa consternation, quand, plongeant avec le prince une certaine nuit, elle fut saisie d'un doute soudain : le lac n'était plus aussi profond qu'auparavant. Le prince ne comprenait pas ce qui avait bien pu se passer. La princesse se rua vers la surface, et, sans dire un mot, nagea à toute vitesse vers le côté du lac où la berge était la plus haute. Il la suivit, en la suppliant de lui dire si elle ne se sentait pas bien, ou sinon, de quoi il s'agissait. À aucun moment elle ne tourna la tête, ou n'accorda la moindre attention à sa requête. Arrivée sur la berge, elle procéda à une inspection minutieuse des rochers, mais sans parvenir à une conclusion, car la lune n'éclairait que très peu, et qu'en conséquence, elle n'y voyait pas bien. Elle s'en retourna donc chez elle à la nage, sans un mot d'explication pour le prince. Elle ne semblait même plus avoir conscience de sa présence. Ce dernier se retira dans sa grotte, perplexe, et en plein désarroi.

Le lendemain, elle fit plusieurs constations, qui, hélas, augmentèrent ses craintes. Les berges étaient desséchées, l'herbe, sur le rivage, ainsi que les plantes rampantes sur les rochers, étaient en train de dépérir. Elle fit des marques, sur les berges, et les examina chaque jour, selon toutes les directions du vent, jusqu'à ce qu'un épouvantable doute devienne réalité : la surface du lac baissait lentement.

La pauvre princesse faillit en perdre le peu de raison qui lui restait. C'était une chose terrible pour elle que de voir le lac, qu'elle aimait davantage que tout être

vivant, mourir devant ses yeux. Il s'éteignait, disparaissant doucement. Les crêtes de rochers jusqu'ici invisibles, commencèrent à apparaître largement. Bientôt, elles se dessécheraient au soleil. Il était effrayant d'imaginer la vase qui les entourerait dans peu de temps, chaude et purulente, remplie de créatures adorables en train d'agoniser, et de créatures hideuses en train de naître, comme durant la destruction d'un monde. Et sans lac, comme les rayons du soleil allaient être ardents !

La princesse ne pouvait plus supporter d'y nager, et se languit de chagrin. Sa vie semblait liée à la sienne, et chaque fois que le niveau du lac baissait, elle se languissait davantage. Les gens disaient qu'elle ne survivrait pas au lac plus d'une heure.

Mais elle ne pleurait jamais.

On proclama dans tout le royaume, que celui qui trouverait la cause de l'agonie du lac recevrait en échange une récompense princière. Hum-Drum et Kopy-Keck y appliquèrent leur physique et leur métaphysique, sans succès. Ils furent même incapables de suggérer une cause.

En fait, la racine du mal venait de la tante de la princesse. Quand elle apprit que sa nièce ressentait davantage de plaisir dans l'eau que quiconque en dehors, elle se mit dans une colère noire, se maudissant pour son manque de prévoyance.

« Mais, dit-elle, je vais bientôt mettre de l'ordre dans tout cela. Le roi et son peuple vont mourir de soif. Leur cervelle va bouillir et grésiller à l'intérieur de leur crâne avant que je ne renonce à ma vengeance. »

Elle éclata d'un rire féroce, qui fit se hérisser de terreur les poils de son chat noir. Puis elle se dirigea vers un vieux coffre, qui se trouvait dans la pièce, et l'ouvrant, en sortit quelque chose qui semblait être une poignée d'algues sèches. Elle la jeta dans une bassine remplie d'eau. Elle y jeta ensuite une sorte de poudre, et mélangea le tout à l'aide de son bras nu, marmonnant par-dessus des mots à la consonance répugnante, et dont le sens l'était encore bien davantage. Elle mit ensuite la bassine de côté, et retira du coffre un énorme trousseau constitué d'une centaine de clefs rouillées, qui s'entrechoquèrent entre ses mains tremblantes. Elle

s'assit, et se mit à les graisser l'une après l'autre. Avant qu'elle eût terminé, la tête et la moitié du corps d'un énorme serpent gris sortirent de la bassine, dans laquelle l'eau avait continué à tourner lentement après qu'elle eût cessé de la remuer. Mais la sorcière ne se retourna pas. Le serpent glissa hors de la bassine, ondulant d'avant en arrière, avec un lent mouvement horizontal, jusqu'à atteindre la princesse, et tout en appuyant sa tête sur son épaule, lui donna un baiser grossier dans l'oreille. Elle sursauta de joie ; et apercevant la tête reposant sur son épaule, l'attira à elle, et l'embrassa. Puis elle tira le corps entier hors de la bassine, et l'enroula autour d'elle. C'était là une de ces épouvantables créatures, sur lesquelles peu de gens ont pu poser les yeux : un Serpent Blanc des Ténèbres.

La sorcière s'empara ensuite des clefs, et descendit au sous-sol. En ouvrant la porte, qui était verrouillée, elle se dit :

« *Voilà* ce qui vaut la peine de vivre ! »

Fermant la porte à clef derrière elle, elle descendit quelques marches jusqu'à la cave, et l'ayant traversée, déverrouilla une autre porte donnant sur un couloir sombre et étroit. Fermant également cette porte derrière elle, elle descendit quelques marches de plus. Si quelqu'un s'était avisé de suivre la princesse-sorcière, il l'aurait entendue ouvrir cent portes exactement, et descendre quelques marches après chacune. En ouvrant la dernière, elle pénétra dans une grotte monumentale, dont le plafond était soutenu par d'immenses piliers rocheux. Il s'avérait que ce plafond constituait l'autre côté du fond du lac.

Elle déroula à présent le corps du serpent, et le suspendit par la queue, bien au-dessus d'elle. La hideuse créature étira la tête en direction de la voûte de la grotte, et réussit à l'atteindre. Elle se mit alors à remuer la tête d'avant en arrière, tout en oscillant lentement, comme si elle était à la recherche de quelque chose. Au même moment, la sorcière entreprit de tourner en rond autour de la grotte, en se rapprochant du centre à chaque tour. Le serpent décrivait au plafond la même trajectoire que la sorcière au sol, car elle le tenait toujours en main. Ils tournaient

ainsi autour de la grotte, raccourcissant sans cesse leur trajet, jusqu'au moment où le serpent partit en flèche et se cramponna au plafond à l'aide de sa gueule.

« C'est bien, ma belle ! cria la princesse. Vas-y, aspire-tout ! »

Elle le lâcha, le laissant pendu au plafond, et s'assit sur une grosse pierre, son chat noir, qui l'avait suivie tout au long de la grotte, à ses côtés. Puis elle se mit à tricoter, tout en grommelant des mots atroces. Le serpent pendait, tel une sangsue géante, suçant le caillou ; le chat se tenait là, le dos arqué, la queue comme un bout de corde ; et la vieille restait assise, tricotant et marmonnant. Ils restèrent ainsi durant sept jours et sept nuits. Puis soudain, le serpent tomba du plafond, comme atteint par l'épuisement, et se ratatina jusqu'à ressembler à nouveau à une algue desséchée. La sorcière sauta sur ses pieds, le ramassa, le fourra dans sa poche, et leva les yeux au plafond. Une goutte d'eau tremblotait à l'endroit exact où le serpent avait pratiqué sa succion. Dès qu'elle la vit, la sorcière tourna les talons et s'enfuit, suivie par son chat. Ayant refermé la porte à clef en toute hâte, en marmonnant des mots terrifiants, elle courut vers la suivante, qu'elle verrouilla également tout en baragouinant, et ainsi de suite procéda-t-telle pour les cent portes, jusqu'à rejoindre son propre sous-sol. Là, elle s'assit par terre, au bord de l'évanouissement, goûtant un plaisir malveillant à entendre distinctement l'eau dévaler au travers des cent portes.

Mais tout ceci était encore insuffisant. Le goût de la vengeance lui faisait perdre patience. Sans des mesures plus énergiques, le lac mettrait trop de temps à disparaître. Aussi, la nuit suivante, à la clarté des derniers lambeaux de la lune mourante, elle mit dans une bouteille un peu de l'eau dont elle s'était servie pour redonner vie au serpent, et sortit, accompagnée par son chat. Avant l'aube, elle avait fait entièrement le tour du lac, marmonnant des mots terrifiants au-dessus de chaque ruisseau qu'elle croisait, et y jetant un peu de l'eau de sa bouteille. Quand elle eut terminé, elle continua malgré tout à baragouiner, tout en jetant de l'eau en direction de la lune.

À partir de cet instant, toutes les sources du pays cessèrent de palpiter et de bouillonner, se mourant lentement, comme les battements du cœur d'un homme à l'agonie. Le jour suivant, le long des berges du lac, aucun bruit de chute d'eau n'était plus perceptible. Les cours d'eau étaient à sec. On ne voyait plus de traînées argentées le long des flancs sombres des montagnes. Mais les fontaines de notre mère la Terre n'étaient pas les seules à s'être taries ; car d'un bout à l'autre du pays, les bébés pleuraient atrocement, sans que ne leur coule la moindre larme.

Chapitre XII

Où est le prince ?

Depuis la nuit où elle l'avait abandonné si brusquement, le prince n'avait pas eu une seule occasion d'avoir une nouvelle conversation avec la princesse. Il l'avait aperçue une ou deux fois dans le lac, mais à sa connaissance, elle n'y était plus jamais revenue de nuit. Il restait assis, à chanter et attendre en vain sa Néréide[3]. Et de son côté, en vraie Néréide, la princesse dépérissait comme son lac, sombrant avec son naufrage, se fanant au rythme où il se desséchait. Quand le prince découvrit enfin la baisse du niveau de l'eau qui était en train de se produire, il ressentit une vive inquiétude et beaucoup de perplexité. Il ne comprenait pas si le lac se mourait parce que la princesse l'avait abandonné, ou si la demoiselle ne venait plus parce que le lac était en train de se vider. Il résolut de tirer au moins cela au clair.

Il se déguisa, se rendit au palais, et demanda à être reçu par le Chambellan. Grâce à son apparence extérieure, sa demande obtint satisfaction sur le champ. Le Chambellan, qui s'avérait être une personne relativement perspicace, se doutait qu'il y avait, dans la requête du prince, quelque chose qui n'était pas exprimé. De plus, il se doutait également que nul ne pouvait savoir d'où viendrait la solution aux difficultés actuelles. Par conséquent, il accéda à la demande du prince d'être nommé cireur de la princesse. Il était très habile, de la part du prince, de solliciter un emploi aussi facile ; car la princesse ne pouvait raisonnablement salir autant de chaussures que les autres de son rang. Il apprit rapidement tout ce qu'il y avait à savoir à son

[3] Dans la mythologie grecque, les Néréides étaient les cinquante filles du dieu marin Nérée.

sujet, et s'en fut, très préoccupé. Mais après avoir erré autour du lac pendant plusieurs jours, et plongé dans chaque endroit quelque peu profond qui subsistait, tout ce qu'il put faire fut de rajouter du cirage sur la paire de délicates bottines qui n'étaient plus utilisées.

Car la princesse gardait la chambre, les rideaux tirés, afin de ne pas voir le lac agonisant. Mais elle ne pouvait cesser d'y penser un seul instant. Il habitait son esprit, au point qu'elle s'imaginait que le lac était sa propre âme, se desséchant en elle, se transformant tout d'abord en boue, conduisant ensuite à la folie, puis à la mort. Elle ruminait ensuite en pensée ces transformations, et toutes leurs terrifiantes conséquences, jusqu'à en perdre quasiment la raison. Quant au prince, elle l'avait oublié. Peu importait le plaisir qu'elle avait ressenti en sa compagnie dans l'eau ; en dehors de l'eau, il n'existait plus pour elle. Mais elle semblait avoir oublié ses parents de la même façon.

Le lac continuait à se vider. De petits points gluants apparurent, qui brillaient d'un éclat continu au milieu des reflets changeants de l'eau. Ils se changèrent en tâches de vase plus larges, parsemées de rochers, qui s'élargirent et s'étendirent, où se débattaient des poissons, et où grouillaient des anguilles rampantes. On venait de partout les capturer, et ramasser tout ce qui avait pu tomber des embarcations royales.

Enfin, le lac fut à sec ; l'eau ne subsistant qu'au fond de quelques fosses plus profondes que les autres.

Un jour, un groupe d'enfants se retrouva sur les berges d'une de ces fosses, au centre du lac. C'était une cavité rocheuse, d'une très grande profondeur. Ils aperçurent dans le fond, quelque chose qui brillait d'un éclat jaune aux rayons du soleil. Un petit garçon sauta et alla le chercher à la nage. C'était un plat en or, recouvert d'inscriptions. Ils le portèrent au roi.

Sur un des côtés, étaient gravés ces mots :

La mort seule peut sauver de la tombe.

Amour est mort ; montre de la bravoure,
Et inonde d'amour les catacombes.
Entre nous, nos cœurs vibrent jour après jour.

Voilà qui était fort énigmatique aux yeux du roi et de ses courtisans. Mais l'autre côté du plat fournissait un début d'explication. Il y était écrit :

« Pour empêcher le lac de se vider, il faut trouver l'orifice par lequel l'eau s'écoule. Mais il est inutile de tenter d'interrompre le processus par des moyens ordinaires. Il n'en existe qu'un seul efficace. Le corps d'un mortel peut seul interrompre le flux. Cet homme doit faire don de sa personne selon sa propre volonté. Et le lac prendra sa vie, au fur et à mesure qu'il se remplira à nouveau. Sinon, l'offrande ne sera d'aucune utilité. Si le pays est incapable de produire un seul héros, il doit se préparer à périr. »

Chapitre XIII

Je suis là.

Tout ceci constituait une révélation parfaitement démoralisante pour le roi. Non qu'il fût réticent à sacrifier un sujet, mais il était sans espoir d'en trouver un qui fût volontaire pour se sacrifier lui-même. Cependant, il n'y avait pas de temps à perdre : la princesse gisait immobile sur son lit, ne se nourrissant que de l'eau du lac, qui n'était plus de la meilleure qualité. En conséquence, le roi ordonna que les inscriptions sur le merveilleux plat d'or soient rendues publiques dans tout le pays.

Personne, cependant, ne se fit connaître.

Le prince, qui s'était absenté pour un voyage de plusieurs jours au cœur de la forêt, afin de consulter un ermite qu'il avait rencontré lors de son voyage vers Lagobel, n'entendit pas parler de cette prophétie avant son retour. Quand il eut pris connaissance de tous les détails, il s'assit afin de réfléchir.

« Si je ne le fais pas, elle mourra. Et la vie sans elle ne signifiera plus rien pour moi. Aussi ne perdrai-je rien en le faisant. Son existence sera tout aussi agréable qu'avant, car elle m'oubliera. Il y aura tellement plus de beauté et de félicité dans le monde ! Certainement, je ne le verrai pas … - Ici, le pauvre prince poussa un soupir. - Comme le lac sera beau, sous la clarté de la lune, avec cette splendide créature s'amusant dans l'eau, telle une déesse sauvage ! Cependant, il est assez difficile de se noyer dans quelques centimètres. Voyons … Il me faudra près de cent quatre-vingt centimètres pour pouvoir me noyer. - Ici, il essaya d'en rire, mais en fut incapable. - Cependant, plus cela dure, mieux ce sera. Car je puis bien

supposer que la princesse restera à mes côtés tout le temps. Aussi devrais-je aller la voir une dernière fois, l'embrasser peut-être, - qui sait ? -, et mourir en la regardant dans les yeux. Mais ce ne sera pas comme mourir. Ou du moins, je ne devrais rien ressentir. Et voir le lac se remplir à nouveau pour cette beauté ! Allez ! Je suis prêt ! »

Il déposa un baiser sur la bottine de la princesse, la reposa à terre, et se rua vers les appartements du roi. Chemin faisant, il se dit qu'introduire un quelconque sentiment dans tout cela pourrait s'avérer déplaisant ; aussi résolut-il de mener toute l'affaire dans une certaine indifférence. Il frappa à la porte de la salle du trésor, dans laquelle déranger le roi était un crime passible de la peine capitale.

Quand celui-ci entendit les coups, pris de fureur, il se leva d'un bond pour aller ouvrir. Voyant qu'il s'agissait seulement du cireur, il tira son épée. C'était, je suis bien désolé de l'avouer, sa manière habituelle de réaffirmer sa royauté quand sa dignité était menacée. Mais le prince ne s'en inquiéta pas le moins du monde.

« S'il plaît à Votre Majesté, je suis votre majordome, dit-il.

— Mon majordome ! Espèce de vaurien ! Et menteur qui plus est ! Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que je vais reboucher votre grande bouteille.

— Est-ce-que ce type est fou ? brailla le roi, en levant la pointe de son épée.

— Je vais poser un bouchon, - une bonde, ou ce que vous voulez -, au fond de votre lac qui fuit, majestueux monarque, dit le prince. »

Le roi était dans une telle colère, qu'avant qu'il ait pu prononcer un mot, il eut le temps de se calmer, et de réaliser que ce serait un grand gâchis que d'éliminer le seul homme prêt à proposer son aide pour résoudre tous les problèmes urgents, tout en sachant qu'en fin de compte, cet espèce d'insolent trouverait la mort, de façon aussi certaine que s'il avait été tué de la main même de Sa Majesté.

« Oh, dit-il enfin, raccrochant son épée avec difficulté du fait de sa longueur remarquable. Je suis votre obligé, jeune homme. Acceptez un verre de vin.

— Non merci, répondit le prince.

— Très bien, dit le roi. Souhaitez-vous voir vos parents en priorité, avant de faire la tentative que vous proposez ?

— Non merci, dit le prince.

— Eh bien, nous allons nous mettre à la recherche du trou sur le champ, dit Sa Majesté. Puis il appela quelques courtisans.

— Attendez ! S'il vous plaît, Votre Majesté ; je dois y mettre une condition, l'interrompit le prince.

— Quoi ? s'écria le roi ! Une condition ! Et de plus, vis-à-vis de moi ! Pour qui te prends-tu ?

— Comme il vous plaira, répondit le prince plus calmement. Je souhaite à Votre Majesté une bonne matinée.

— Espèce de misérable ! Je vais donner l'ordre qu'on te mette au fond d'un sac et qu'on te colle dans le trou.

— Très bien, Votre Majesté, répondit le prince en adoptant un ton un peu plus respectueux car il craignait que la colère du roi ne finisse par le priver du bonheur de mourir pour la princesse. Mais quel avantage pourrait-on en attendre, Votre Majesté ? Veuillez vous souvenir que la prophétie disait que la victime doit être consentante.

— Eh bien, tu es venu *de ton plein gré*, rétorqua le roi.

— Certes, mais à une condition.

— Et revoilà la condition ! rugit le roi, brandissant à nouveau son épée. Hors de ma vue ! Quelqu'un d'autre sera bien content de te décharger de cet honneur !

— Votre Majesté est consciente qu'il ne sera pas aisé de trouver quelqu'un pour me remplacer.

— Bon, quelle est ta condition ? grogna le roi, pressentant que le prince n'avait pas tort.

— Elle est très simple, répondit le prince. Dans la mesure où je ne peux en aucun cas trouver la mort avant d'être complètement noyé, cette attente risque d'être relativement fastidieuse. Je souhaiterais que la princesse, votre fille, soit à mes

côtés, qu'elle me nourrisse de ses propres mains, jette un œil sur moi de temps à autre, me réconforte. Car vous conviendrez que tout cela *est* assez pénible. Quand l'eau sera à la hauteur de mes yeux, elle pourra s'en aller contente, et oublier son pauvre cireur. »

Ici, la voix du prince faiblit, et il manqua, malgré ses résolutions, de se laisser aller à ses émotions.

— Pourquoi ne m'as-tu pas expliqué plus tôt quelle était ta condition ? Toutes ces histoires à propos de rien du tout ! s'exclama le roi.

— Me l'accordez-vous ? s'obstina le prince.

— Mais bien entendu, répondit le roi.

— Alors, parfait. Je suis prêt.

— Va donc te restaurer un peu, pendant que j'envoie mes gens repérer l'endroit. »

Le roi fit sortir ses gardes, et ordonna à ses lieutenants de trouver l'endroit du lac où se trouvait la fuite. Le fond du lac fut donc quadrillé en segments, et examiné avec la plus grande attention. Une heure plus tard, l'orifice était découvert. Il se situait au milieu d'un rocher, près du centre du lac, dans le même trou d'eau d'où l'on avait sorti le plat en or. C'était une trouée à trois côtés, pas particulièrement large. Le rocher était entouré d'eau, mais il n'en coulait qu'un mince filet par le trou.

Chapitre XIV

C'est très aimable de votre part.

Le prince alla s'habiller pour l'occasion, étant donné qu'il était résolu à donner sa vie pour la princesse.

Quand cette dernière apprit qu'un homme avait offert de mourir pour elle, elle sauta de son lit malgré sa faiblesse, et dansa de joie autour de sa chambre. Elle se souciait fort peu de savoir qui il était ; cela n'avait aucun sens pour elle. Il fallait boucher ce trou ; et s'il se présentait quelqu'un pour le faire, eh bien, il fallait saisir l'occasion. En une heure ou deux, tout fut prêt. Sa bonne l'habilla en toute hâte, et elle fut transportée aux abords du lac. En le voyant, elle poussa un cri perçant, et se cacha la tête dans ses mains. Ils l'emmenèrent jusqu'au rocher, où une petite embarcation avait été disposée à son intention. Il n'y avait pas assez d'eau pour qu'elle flotte, mais ils espéraient que ce serait le cas dans peu de temps. Ils étendirent la princesse sur des coussins, mirent à l'intérieur du bateau, du vin, des fruits, et d'autres douceurs, puis étendirent au-dessus, un baldaquin.

Quelques instants plus tard, le prince apparut. La princesse le reconnut sur le champ, sans qu'elle trouvât utile de lui adresser ses remerciements.

« Me voilà, dit le prince. Mettez-moi à l'intérieur.

— On m'avait dit qu'il s'agissait d'un cireur, dit la princesse.

— C'est le cas, dit le prince. J'ai ciré vos petites bottines trois fois par jour, car c'était la seule chose que je pouvais obtenir de vous. Mettez-moi à l'intérieur. »

Devant ce franc-parler, les courtisans montrèrent leur ressentiment en se confiant les uns aux autres que son insolence dépassait les bornes.

Mais quel moyen employer pour le mettre à l'intérieur ? Le plat d'or était muet à ce sujet. Le prince examina le trou, et n'entrevit qu'une seule solution. Il engagea ses deux jambes dedans, tout en restant assis sur le rocher, puis, se penchant en avant, saisit l'extrémité qui restait libre, à l'aide de ses deux mains. Dans cette inconfortable position, il se prépara à affronter son destin. Se tournant vers les personnes présentes, il dit :

« À présent, vous pouvez partir. »

Le roi était déjà parti manger.

« À présent, vous pouvez partir » répéta la princesse après lui, comme un perroquet.

Les courtisans lui obéirent, et s'en allèrent.

C'est alors qu'une petite vague reflua sur la pierre, et s'en alla mouiller un des genoux du prince. Il n'y prêta pas grande attention. Il se mit à chanter ; et voici quelle était sa chanson :

Comme un monde sans aucun puits,
Dans lequel l'obscur vallon luit.
Comme un monde sans rivières,
Qui s'écoulent vers les mers,
Comme un monde sans le brillant,
Et l'étendue de l'océan,
Comme un monde où jamais la pluie
N'arrose la terre alanguie,
Tel est ton monde, mon adorée,
Si tu refuses à l'Amour d'entrer.

Comme un monde sans le refrain,
Des petits ruisseaux souterrains.
Ou la source bouillonnante,

À la fraicheur bienfaisante.
Ou le courant frais et puissant,
D'un long fleuve qui descend.
Ou l'averse qui tombe à seaux,
Sur le faîte large des bouleaux.
Ou les grondements de la mer,
Ses vagues d'avant en arrière.
Tel est ton monde, mon adorée,
Si tu refuses à l'Amour de chanter.

Dame, gardez tous les plaisirs,
Des eaux limpides en devenir,
Je me crois suffisamment fort,
Pour vous, au royaume des morts.
Là où jamais le clapotis
Résonne, ni l'eau ne resplendit.
Je prie qu'une pensée de moi,
Jaillisse pour toujours en toi.
À moins que ton âme délaissée,
Meure, telle une terre desséchée.

« Continuez à chanter, prince. Cela rend le tout moins assommant, dit la princesse.

Mais le prince était bien trop bouleversé pour continuer à chanter. Il s'arrêta un long moment.

« C'est très aimable de votre part, prince, dit enfin la princesse, d'un ton plutôt distant, tout en s'allongeant au fond du bateau, les yeux clos.

« Je crains de ne pouvoir vous retourner le compliment, se dit le prince, mais après tout, cela vaut la peine de mourir pour vous. »

À nouveau, une légère ondulation recouvrit la pierre, mouillant les deux genoux du prince. Mais ce dernier ne dit mot, et ne bougea pas. Deux - trois ? – heures passèrent ainsi, la princesse apparemment endormie, et le prince faisant preuve d'une grande patience. Mais sa situation le décevait beaucoup, car il n'y trouvait aucun des réconforts qu'il avait espérés.

À la fin, il n'y tint plus :

« Princesse » dit-il.

C'est à ce moment-là que la princesse sursauta en s'écriant :

« Je flotte ! Je flotte ! »

Et la petite embarcation cogna contre le rocher.

« Princesse, répéta le prince, encouragé de la voir bien réveillée, le regard fixé sur l'eau avec enthousiasme.

« Qu'y-a-t-il ? demanda-t-elle sans se retourner.

— Votre père m'avait promis que vous garderiez les yeux sur moi, et vous ne l'avez pas fait une seule fois.

— Il a promis cela ? Dans ce cas, je suppose que je le dois. Mais j'ai tellement sommeil !

— Dormez, alors, ma chérie, et ne faites pas attention à moi, dit le pauvre prince.

— Vous êtes décidément bien bon, répondit la princesse. Je crois que je vais retourner dormir.

— Avant cela, pourriez-vous me donner un verre de vin et un biscuit, demanda très humblement le prince.

— De tout mon cœur » répondit la princesse. Et en prononçant ces mots, elle le regardait, comme frappée de stupeur.

Malgré tout, elle se saisit d'un biscuit, et de la bouteille de vin. Se penchant par-dessus bord en sa direction, elle fut forcée de le regarder.



« Eh, prince, vous n’avez pas bonne mine. Êtes-vous certain de vouloir continuer ?

— Tout à fait, répondit-il. Mais il se sentait extrêmement faible. C’est juste que, si je ne mange pas quelque chose, je pourrais mourir ; et ceci avant que ma mort ne vous soit utile en quoi que ce soit.

— Alors, tenez, dit-elle, en lui tendant le vin.

— Ah, c’est vous qui devez me nourrir ! Je n’ose pas bouger les mains ; l’eau s’évacuerait par là immédiatement.

— Bonté divine ! » dit la princesse.

Et elle se mit à lui faire avaler des miettes de biscuit, et des gorgées de vin.

Il en profitait pour embrasser de temps à autre, les extrémités de ses doigts. Mais quoiqu'il en soit, cela ne semblait pas la déranger. Le prince regagnait des forces.

« À présent, princesse, dans votre propre intérêt, je ne peux pas vous laisser vous rendormir. Il faut que vous restiez assise et que vous gardiez les yeux sur moi. Sinon, je ne tiendrai pas le coup.

— Eh bien, je ferai tout ce qui qu'il faut pour vous rendre service » répondit la princesse avec condescendance. Et s'asseyant, elle s'appliqua à le regarder, et s'y astreint avec une extraordinaire constance, si on considère la situation.

Le soleil se coucha ; la lune se leva. Et vague après vague, l'eau recouvrait le corps du prince. Elle était à présent à hauteur de sa taille.

« Et si on faisait un petit plongeon ? dit la princesse. Particulièrement à cet endroit, l'eau paraît suffisamment profonde.

— Je ne plongerai plus jamais, répondit le prince.

— Oh, j'avais oublié » dit la princesse, qui resta ensuite silencieuse.

Les eaux montaient encore et encore, recouvrant progressivement le corps du prince. Et la princesse, assise, le regardait. De temps en temps, elle lui donnait à manger. La nuit s'écoulait lentement. L'eau s'élevait, encore et encore. La lune s'élevait également, de plus en plus haut, et sa clarté illuminait le visage du prince agonisant. L'eau atteignait son cou.

« M'embrasserez-vous, princesse ? dit-il faiblement. Toute nonchalance avait disparu, à présent.

— Oui, dit la princesse. Et elle lui donna un long baiser, tendre et froid.

— Désormais, dit-il, avec un soupir de plaisir, je mourrai heureux ».

Il cessa de parler. La princesse lui donna du vin pour la dernière fois : il était au-delà du besoin de se nourrir. Elle se rassit et le regarda. L'eau montait toujours. Elle frôla sa lèvre inférieure. Puis l'entrée de ses lèvres. Le prince les tint serrées, afin de l'empêcher d'entrer. La princesse commença à ressentir une étrange sensation. L'eau atteint sa lèvre supérieure. Il respira par le nez. La princesse

paraissait éperdue. L'eau recouvrit ses narines. Les yeux de la princesse jetaient des regards effrayés, qui luisaient d'une étrange clarté, sous la lune. La tête du prince se renversa en arrière ; l'eau la recouvrit, et les bulles d'air projetées par son dernier souffle, remontèrent à la surface. La princesse poussa un grand cri, et se précipita dans le lac.

Elle se saisit tout d'abord d'une de ses jambes, puis de l'autre, puis tira et tracta, sans pouvoir bouger aucune des deux. Elle s'arrêta pour reprendre son souffle ; et cela lui rappela qu'il ne pouvait pas respirer. Elle était comme folle. Elle se sait de lui, afin de soutenir sa tête hors de l'eau, ce qui était possible, car ses bras n'étaient plus agrippés au trou. Mais cela était inutile : il était au-delà du besoin de respirer. L'eau, associée à l'amour, lui redonna une grande vigueur. Elle plongea sous l'eau, et tira, tira, de toutes ses forces, jusqu'à sortir une des deux jambes. L'autre suivit aisément. Comment parvint-elle à le hisser sur le bateau, elle n'aurait pu le dire. Mais quand elle y parvint enfin, elle perdit connaissance. Quand elle revint à elle, elle empoigna les rames, et restant aussi stable qu'elle en était capable, se mit à ramer, à ramer. Bien qu'elle n'ait jamais ramé auparavant. Elle contourna des rochers, dépassa des hauts-fonds, et traversa des bancs de vase, jusqu'à atteindre les marches du débarcadère du palais. Ses gens étaient déjà sur le rivage, alerté par son cri. Elle leur ordonna de transporter le corps du prince jusqu'à sa propre chambre, de l'étendre dans son lit, d'allumer un feu, et d'aller chercher le médecin.

« Mais le lac, Votre Altesse, dit le Chambellan, qui, réveillé par le bruit, avait accouru en tenue de nuit.

— Allez-donc vous y noyer vous-même ! » répondit-elle.

Ce fut la dernière impolitesse qui sortit de la bouche de la princesse. De plus, tout le monde conviendra qu'elle avait de bonnes raisons de se sentir agressée par le Chambellan.

Eût-il été le roi en personne qu'il n'aurait pas mérité mieux. Mais le roi et la reine étaient profondément endormis. Et le Chambellan retourna se coucher.

Curieusement, le médecin ne se présenta pas. Aussi, la princesse et sa vieille nurse furent-elles laissées à elles-mêmes en compagnie du prince. Mais il se trouve que la vieille nurse était une femme avisée, et qu'elle savait comment s'y prendre.

Elles essayèrent longtemps chaque recette, sans aucun succès. La princesse était déchirée entre espoir et crainte, mais elle essayait, encore et encore, une chose après l'autre, et recommençant sans cesse.

Enfin, alors qu'elles étaient sur le point d'abandonner, et que le soleil venait juste de se lever, le prince ouvrit les yeux.

Chapitre XV

Regardez la pluie !

La princesse éclata violemment en sanglots, et s'effondra à terre. Là, elle gît une heure durant, sans pouvoir assécher ses larmes. Tous les pleurs qu'elle avait refoulés tout au long de sa vie, étaient en train de s'écouler. Et il se mit à pleuvoir, d'une telle façon que cela n'avait jamais été observé dans le pays. Le soleil brilla tout du long, et les gouttes de pluie, qui arrosaient directement la terre, brillaient d'un éclat semblable. Le palais était au cœur d'un arc-en-ciel. C'était une pluie de rubis, de saphirs, d'émeraudes et de topazes. Des torrents dévalaient le flanc des montagnes, tels de l'or en fusion. Et s'il n'avait pas eu d'exutoire souterrain, le lac aurait débordé, inondant le pays tout entier. Il était rempli à ras bord.

Mais la princesse ne prêtait pas attention au lac. Allongée sur le sol, elle pleurait. Et cette pluie en dedans était bien plus merveilleuse que celle qui tombait dehors. Car si elle se calmait un peu, et que la princesse veuille se lever, celle-ci se rendait compte, à sa grande surprise, qu'elle en était incapable. Enfin, après de nombreux efforts, elle parvint à se mettre sur ses pieds. Mais elle tomba sur le champ. Au bruit de sa chute, sa vieille nurse poussa un hurlement de joie, et se précipita vers elle, au cri de :

« Ma chère enfant ! Vous avez retrouvé votre gravité !

— C'est donc cela ! C'est donc cela ! dit la princesse, se frottant l'épaule et le genou, l'un après l'autre. Je trouve cela bien déplaisant. J'ai l'impression d'avoir été réduite en morceaux.

— Hourrah ! cria le prince depuis son lit. Si vous vous en êtes sortie, princesse, c'est mon cas également. Comment va le lac ?

— Plein à craquer, répondit la nurse.

— Alors, nous pouvons tous être heureux.

— Nous le sommes » répondit la princesse en sanglotant.

Et à l'occasion de ce jour pluvieux, le pays tout entier se réjouit. Même les bébés oublièrent leurs petits soucis passés, et remuèrent en gazouillant d'une façon surprenante. Le roi conta des histoires, et la reine les écouta. Lui, partagea entre les enfants l'or de sa cassette et elle, le miel de son pot. On n'avait jamais connu jusque là de telles réjouissances.

Bien entendu, on fiança sur le champ, le prince et la princesse. Mais cette dernière, avant qu'ils ne puissent se marier selon les convenances, devait apprendre à marcher. Et à son âge, ce n'était pas chose facile ; car elle ne marchait pas mieux qu'un bébé. Elle ne cessait de tomber et de se blesser.

« C'est de cette gravité dont vous faisiez tant de cas ? demanda-t-elle un jour au prince, alors que celui-ci l'aidait à se relever. Pour ma part, je me préférais largement sans.

— Non, non, ce n'est pas de cette gravité-là dont il s'agit, répondit le prince en la soulevant et la portant comme un bébé, en l'embrassant sans cesse. *Voilà* ce qu'est la gravité.

— Ah, je préfère largement celle-là, dit-elle. Elle ne me gêne pas tant que cela. »

Et elle lui adressa le plus tendre, le plus adorable des sourires. Elle lui donna un seul petit baiser en récompense de tout cela ; et il se sentit très généreusement payé, car il était déjà inondé de bonheur. Après cela, je crains qu'elle ne se plaignît de sa gravité de nombreuses fois.

Elle mit longtemps à apprendre à marcher. Mais les difficultés de l'apprentissage étaient compensées par deux choses. La première était que le prince lui-même était son instructeur. Et la seconde était qu'elle pouvait plonger dans le

lac aussi souvent qu'elle voulait. Elle préférait malgré tout que le prince plonge avec elle. Et les éclaboussements produits par leurs anciens plongeons étaient peu de choses, comparés à ceux de leurs plongeons d'aujourd'hui.

Le lac ne se vida plus jamais. Au fur et à mesure du temps, il transperça le plafond de la grotte, et se retrouva deux fois plus profond qu'auparavant. La seule vengeance que la princesse infligea à sa tante fut d'écraser un de ses orteils malades dès que l'occasion s'en présenta.

Elle fut cependant désolée d'apprendre le lendemain, que la pluie avait fragilisé sa maison, et que celle-ci s'était effondrée durant la nuit, l'ensevelissant sous les ruines. Personne ne se risqua à en extraire son corps. Aux dernières nouvelles, elle y est encore.

Le prince et la princesse vécurent heureux. Ils eurent des couronnes d'or, des habits de lin, des souliers de cuir, et des enfants, filles et garçons, dont aucun, à ce qui se dit, et même dans les circonstances les plus critiques, ne perdit le plus petit atome de sa gravité.

